

TRADER HORN A MADAGASCAR

Textes présentés et traduits

par

André VIOLA

En 1927, parut en Angleterre un ouvrage promis à une renommée aussi soudaine qu'éphémère, quoique prolongée par le succès du film qui en fut tiré, Alfred Aloysius HORN. La page de titre portait en outre, sous une forme quelque peu pompeuse et archaïque, ainsi que le rendit, approximativement, la traduction française de 1932 : « La Vie et les Travaux d'Alfred Aloysius HORN; un vieux visiteur ; ses travaux, tels qu'il les a lui-même mis par écrit à l'âge de soixante-treize ans, et sa vie, avec ce que l'âge et l'expérience lui ont apporté de philosophie, notés et publiés par Ethelreda Lewis » (1).

De plus, ce premier volume d'une série de trois fut également publié la même année aux Etats-Unis (2), et Trader Horn, le film parlant qu'en fit le réalisateur Van Dyke, sortit semble-t-il en 1930. Le livre décrivait les aventures d'un tout jeune trafiquant, notamment sur les cours d'eaux d'Afrique Occidentale, pendant les années mil huit cent soixante dix, avec comme arrière-plan historique, ses souvenirs de Brazza et de Cecil Rhodes.

Le deuxième volume (1928), Harold the Webbed (3), est un roman historique sur l'Angleterre romaine, truffé, comme le précédent, des pittoresques remarques du narrateur.

-
- (1) « *The Life and Works of Alfred Aloysius Horn ; An Old Visitor ; The works written by himself at the age of seventy three, and the Life, with such of his Philosophy as is the gift of Age and Experience taken down and edited by Ethelreda Lewis* » Jonathan Cape, London, 1927, pp. 320.
 - (2) *Trader Horn*, Simon and Schuster, New York, 1927, pp. 302.
 - (3) Mot à Mot : « Harold aux pieds palmés », surnom des habitants des Fens dans le sud-est de l'Angleterre. *Harold the Webbed or the Young Vykings* ; Jonathan Cape, London, 1928, pp. 256. Simon and Schuster, New York, 1928, pp. 275.

Le troisième volume (1929) est intitulé *Les Eaux de l'Afrique* (4), mais fut publié ultérieurement sous le titre *Trader Horn à Madagascar* (5), ce qui explique qu'il fasse l'objet de notre étude. La Bibliographie de Madagascar de G. Grandidier connaît seulement l'édition de 1932 (Note 4, N°2) mais ajoute : « Il y aurait eu une première édition en 1929 ».

Ethelreda Lewis, qui mit en forme les trois ouvrages, n'était certes pas une inconnue dans le monde littéraire. *Ethel Howe*, née en 1875 en Angleterre, prit le prénom d'*Ethelreda*, se rendit en Afrique du Sud et y épousa un médecin, *Joseph Lewis*. Elle publia son premier roman en Angleterre, *La Harpe* (1923), qui fut suivi en 1925 de *l'Émeraude Volante* et en 1926 de *Mantis*, œuvres ayant toutes pour cadre le sud de l'Afrique. Pendant la période de publication de la trilogie du capitaine *Horn*, une de ses nouvelles, *Justice Aveugle*, (6) fut éditée dans un recueil de nouvelles sur l'Afrique. Ensuite parurent, sous le pseudonyme de *Hernekin Baptist*, *Quatre Belles Négresses* (1931), *Daim Sauvage* (1933), *Cargaison de Perroquets* (1937), *Amour à la Mission* (1938). Elle mourut en Afrique du sud en 1946.

Si l'on ajoute à cette production romanesque le goût prononcé pour les variations d'identité, on serait tenté d'attribuer à *Ethelreda Lewis* la conception intégrale de la série *Trader Horn*. « N'est-ce pas trop beau pour être vrai ? » se demandait par exemple le courriériste de *l'Evening Standard*. D'autres critiques, ne voulant sans doute pas trancher, se contentent de la féliciter pour l'art avec lequel elle a su présenter les matériaux.

Mais en fait, si *Alfred Aloysius Horn* n'a jamais existé, *Ethelreda Lewis* nous assure avoir rencontré le vieux marin *Alfred Aloysius Smith*, et se fait appuyer par tout le poids du romancier *John Galsworthy*, symbole de sérieux s'il en fut, qui écrivit une préface élogieuse au premier tome.

A.A. Smith naquit en 1854 dans le nord de la Grande-Bretagne (*Lancashire* ou région de *Glasgow*) et mourut en 1931. Il arriva dès 1871 sur le continent africain qu'il parcourut en tous sens comme trafiquant pendant de nombreuses années. Dans les années mil neuf cent vingt, on le trouve à *Johannesburg*, pensionnaire d'un asile d'indigents, et obligé pour vivre, de vendre des pièges à rat de porte en porte. C'est dans ces circonstances qu'*Ethelreda Lewis* fit sa connaissance en 1925, qu'elle reçut ses manuscrits semaine après semaine, notant à mesure ses observations sur ce qu'il avait rédigé et sur la vie en général. Cela explique la structure des ouvrages dont chaque chapitre est ordinairement suivi d'un monologue décousu du vieil

(4) *The Waters of Africa*, 1) *The Chesterfields in the earlies* ; 2) *Odd Conversations* ; *Jonathan Cape*, London, 1929, pp. 318.

(5) 1) *Trader Horn in Madagascar* ; *Simon and Schuster*, New York, 1929, pp. 279.
2) *Trader Horn in Madagascar* ; *The Waters of Africa* ; *Jonathan Cape*, London, 1932, pp. 256. Autres éditions : 3) *Jonathan Cape*, *Florin Books*, 1932, pp. 256.
4) *The Readers Library Publishing Cy*, London, (date d'entrée au *British Museum* : 1932).

(6) *Blind Justice*, in *Stories of Africa*, edited by *E.C. Parnell*, London, *Oxford University Press*, 1930.

aventurier. Dans la préface au dernier volume, datée d'octobre 1928, elle fait mention du départ de « Mr Horn » pour l'Angleterre et du fait qu'elle possède des manuscrits de lui sur d'autres sujets que l'Afrique, qui semblent n'avoir jamais été publiés.

Trader Horn à Madagascar se compose de deux parties inégales : tout d'abord « Les Chesterfields aux Temps Héroïques » (pp. 11-210) qui correspond au grand titre, puis une sorte d'addenda, « Diverses Conversations » (pp. 211-256), qui groupe des remarques sur l'Afrique qu'Ethelreda Lewis a tenu à publier. Il reste que l'essentiel est constitué par la première partie, récit d'aventures ponctué des commentaires et des réminiscences du narrateur.

Les « Chesterfields », que Smith place à l'ouest de Madagascar parmi les courants tortueux du Canal de Mozambique (p. 15), paraissent devoir être identifiées à l'île, ou îlot, Chesterfield qui figure sur certains atlas, au large du cap St André. L'histoire elle-même est rocambolesque à souhait et comporte tous les ingrédients habituels de la littérature d'évasion : poursuites, batailles, grottes secrètes, découverte de trésors, et mariage. D'ailleurs Smith montre qu'il est conscient de ce fait, cite au passage le plus célèbre fabricant de romanesque de l'époque, Rider Haggard, auteur des Mines du Roi Salomon, et ne se cache pas de manipuler sa matière comme il l'entend. Il fait ainsi preuve de toute la candeur déconcertante de l'amateur dont l'a-technique se rapproche parfois curieusement de celle du roman dit moderne : ponctuation rarissime, digressions nombreuses, imprécision quant aux personnages, qui portent chacun plusieurs noms et sont à reconstruire d'après des données éparses.

De même, reconstituer le puzzle de l'intrigue n'est ni chose aisée, ni à proprement parler enrichissante. Préfigurant quelque peu les aventures du capitaine qui apparaît dans *Les Tortues de Loys Masson*, le patron d'une goélette dont la zone habituelle d'action est l'Océan Indien, se lance dans le ramassage des huîtres à nacre des Chesterfields. Il en réunit quarante-huit tonnes (ou tonneaux?), mais doit les défendre à coups de canon contre le dhow que le sultan de Zanzibar a dépêché pour revendiquer sa quote-part en tant que suzerain de ces îles. Ceci se double de l'entreprise plus audacieuse et lucrative, qui est le pillage des épaves grâce à un équipement de scaphandres et notamment, la récupération des objets précieux d'un navire anglais coulé près de Zanzibar. Celui-ci aurait été une des nombreuses victimes des feux allumés sur la côte par les Arabes, et que les marins prennent pour les fanaux d'un port surtout lorsqu'on a eu la précaution de ficher quelques mâts dans le sable pour parfaire l'illusion. Cette récupération est menée avec la bénédiction active du consul de Grande-Bretagne à Majunga qui accorde officiellement une part du butin, et de plus, à une tête brûlée, le pardon de la Couronne.

Ce n'est donc pas là qu'il faut rechercher la valeur de l'ouvrage, non plus que dans le style du récit proprement dit, qui est assez plat, étant le fait de Smith, mais plutôt dans les « conversations » où, au milieu des vulgarismes, abondent les formules savoureuses, bien dans le personnage d'un

vieux routier qui, s'il n'est vraiment « philosophe » comme on l'a parfois avancé, professe du moins des opinions bien arrêtées.

Une fois encore, on est ramené à la difficulté de déterminer quel est le dû d'Ethelreda Lewis; or, même la comparaison avec des données extérieures ne nous est pas d'un grand secours. En effet, bien que la manière d'aucun autre de ses ouvrages ne soit semblable à celle de Trader Horn à Madagascar, la romancière fait preuve, quelque soit son propos, d'une si grande facilité d'adaptation, que la question demeure pour le moment entière.

Une même ambiguïté se retrouve en ce qui concerne la valeur strictement documentaire. Lorsque Ethelreda Lewis, anticipant les réactions du lecteur, presse Smith de lui fournir des dates, il répond fort habilement que son roman repose, non sur des dates, mais sur des faits. Cependant nous serions aussitôt tentés d'ajouter que les faits eux-mêmes paraissent offrir une base bien peu stable pour justifier pleinement les prétentions de Smith à la véracité. Ainsi la toute première phrase déclare que le paysage entre Tananarive et Majunga change jour après jour, voire d'heure en heure, ce qui ne correspond nullement à l'impression de monotonie laissée d'ordinaire par les Tampoketsa, hautes terres semi-désertiques, que tout itinéraire doit apparemment traverser. D'un autre côté, la description qu'il donne des lé-murs ou makis, animaux quasiment spécifiques de Madagascar, est aussi précise qu'élégante.

C'est pourquoi, si l'on a soin d'avoir présent à l'esprit la fonction créatrice de toute mémoire, particulièrement chez un homme de cet âge, la traduction des passages se rapportant à Madagascar peut offrir un intérêt certain.

On verra d'abord que les remarques sur le pays et ses habitants pèchent souvent par leur imprécision, surtout par comparaison avec ce que d'autres voyageurs ont consigné sur le vif à ce sujet. Mais les considérations plus générales sur les Français et leurs méthodes de colonisation, de la part d'un Anglo-Saxon fier de l'être, devraient pouvoir servir de documents à l'histoire de la colonisation, documents sur un aspect de l'opinion britannique de l'époque, restée plus proche de Fachoda que de l'entente cordiale. Ceci n'excluait d'ailleurs nullement la possibilité de prendre le parti des Africains et des Malgaches contre les Musulmans et la traite des esclaves, ou même contre la civilisation occidentale, ainsi que le montreront en dernier lieu les textes groupés sur ce thème.

La traduction n'appelle que peu de précisions. Premièrement la pagination renvoie à l'édition de 1932 dans les Florin Books et les noms malgaches ont été transcrits tels qu'Ethelreda Lewis les a notés, ensuite, comme il le sera signalé en temps utile, certains passages sont empruntés à la partie romanesque et sont, de ce fait, encore plus sujets à caution. Enfin, on s'est efforcé de conserver la saveur du style parlé, bien qu'on ait procédé par endroits à un léger élagage pour éviter les redites, mais sans que rien d'important ne soit jamais omis.

En conclusion, le traducteur doit reconnaître qu'il est à l'occasion sorti de son domaine propre, en hasardant un commentaire dans le but d'offrir un ensemble plus cohérent. S'il s'est par mégarde introduit dans l'œil une poutre, en voulant ôter la paille de celui de A.A. Smith, qu'il en soit promptement débarrassé, puisqu'aussi bien son entreprise ne visait qu'à appeler, de divers côtés, des mises au point que la parution d'un texte de cette nature ne devrait pas manquer de susciter.



« Pour quelqu'un qui venait de se rendre de Tananarive à Majunga par voie de terre, je me sentais frais et dispos. Le voyage avait été en tous points agréable : avec ses splendides variations de paysage de jour en jour et souvent d'heure en heure, il me laisse le souvenir d'un voyage qu'il ne serait pas déplaisant de refaire » (p. 25).

C'est donc là le début de notre histoire ainsi que des réticences qu'elle va assez souvent susciter. D'ailleurs le décor restera toujours volontairement imprécis :

« Bien sur que j'aurais pu glisser des tas de renseignements et de paysages à propos de Madagascar! » (p. 33).

« Oh que oui, il y a du paysage à revendre. J'aurais pu en mettre partout, mais j'ai pensé qu'il valait mieux l'évoquer à bon escient et faire plutôt progresser l'intrigue. Ce n'est pas dans le premier chapitre qu'il convient de s'attarder sur le paysage. Le lecteur, qui lui cherche des signes d'humanité, pourrait être déçu » (p. 34).

Mais ces préoccupations esthétiques ne sont-elles pas des faux-fuyants de la part de ce vieux renard qui se rend compte que ses souvenirs commencent à s'estomper ?

Des renseignements exotiques, on nous en fournit à l'occasion dans le domaine lexical :

la rivière de Majunga, la « Bitsy-Buga », est sillonnée de pirogues que Smith nomme « cattamerans » (p. 27) ; on se déplace en « Fandangans » (p. 71), « Fellanzans » (p. 29), ou « falangin » (p. 80), que le Français a assimilé en « filanzane » ; et, pour remonter les huîtres à nacre, on se sert de « subiques » (p. 82), mot toujours utilisé pour « panier » dans le sabir européen local.

Smith évoque aussi « ... cette eau glacée au sommet du Ran-ma-du (?), eau douce et glacée. Un jour les sauterelles furent gelées là-haut — tout un vol — Ça a fait de quoi à manger aux indigènes pendant un an : conservées dans la glace c'est très nourrissant » (p. 34).

Il a toute liberté d'utiliser des légendes pour aviver la couleur locale, mais que dire des descriptions suivantes ?

« Ce furent de fameux maçons, de fameux constructeurs que ces anciens Malgaches : y savaient fabriquer un aqueduc, tout comme les empereurs romains, et sans se gargariser autant par la suite. L'irrigation par aqueduc, c'est ainsi qu'ils voyaient les progrès en agriculture... » (p. 34).

« Mais oui, ils ont fait de tout temps de l'irrigation au sommet des montagnes. De hauts faits architecturaux que les Egyptiens n'auraient pas dédaignés » (p. 148).

« De fameux maçons, ces Malgaches d'autrefois. Leurs anciens forts par exemple : deux tours, un fossé, et une gigantesque dalle de pierre ronde comme une meule. Un travail de titan que l'homme ne saurait plus faire maintenant » (p. 35).

« Des pierres de liaison, comme à Zimbabwe et Georgetown » (p. 53).

Le point de départ réel semble donc systématiquement embelli : l'irrigation sur les pentes des vallées, telle qu'elle se pratique en pays Betsileo, se voit magnifiée en aqueducs au sommet des montagnes, tandis que les grands murs de protection en blocs de terre autour des villages sont transmués en murs de pierre défendus par des tours.

Ce dont Smith se souvient à propos de Tananarive est tout aussi enjolivé :

Tananarive « là où il y a mille pierres » (p. 148), ce qui n'est pas une étymologie généralement reconnue, est célèbre pour son Palais de la Reine « vieille forteresse de belle allure, pleine de merveilles architecturales, de nouveautés anciennes. Portes secrètes et tout le reste. Architectes de génie, ces vieux Malais de Madagascar... » (p. 146-7).

Conclusion assez inattendue puisque le premier palais de bois en question fut construit sur les directives de Jean Laborde en 1839-40, et ensuite recouvert d'une carcasse de pierre sur celles de l'Écossais Cameron entre 1868-1873.

Un détail semble être plus exact, il s'agit de « la falaise rocheuse de mille pieds de haut que les Malgaches réservent aux exécutions capitales. Depuis des siècles, c'est pour eux le lieu consacré au châtement » (p. 147).

Ce fut là en effet, l'utilisation du rocher d'Ampamarinana.

Même dans les passages romanesques proprement dits, c'est Majunga qui ressort avec le plus de netteté, ce qui pourrait porter à croire que notre marin n'est jamais monté jusque sur les hautes terres.

« ... après avoir traversé les quartiers animés de cette ville, la plus cosmopolite que j'ai jamais vue, nous sommes entrés dans l'atelier d'un fabricant de voiles. C'était un Indien de Bombay qui, assis en tailleur sur le sol comme ses nombreux employés, s'activait à coudre la toile à la main... Nous sommes partis, retournant par les étroites rues pavées. Les boutiques ouvraient à même la rue et étaient tenues par des bijoutiers, assis à la turque, s'activant avec leur chalumeau. On faisait là, à la main, des plats en tous genres, des bagues, des bracelets, en or massif. Je n'étais pas juge en la matière, mais j'avais vu ce qu'on faisait de mieux chez nous, et je leur aurais donné la palme. Il y avait des magasins de toutes sortes, ainsi que des établissements commerciaux de renom, des boutiques de changeurs, de commerçants qui achetaient de l'or : nous aurions pu y trouver n'importe quoi ».

« ... on voit dans le marché les plus bas prix du monde : vous y avez pour rien des dindes, des poulets, des porcs, des légumes et des œufs. Les hôtels avaient leur table ravitaillée directement de la campagne : on y trouvait à profusion du poisson frais ainsi que des crustacés. En fait elle regorgeait des mets les plus choisis pour un prix modique. J'ai toujours pensé que Madagascar était un véritable Eden sous l'ancien régime. (Personne ne peut mourir de faim à Majunga, dit le proverbe du temps jadis). C'était parfaitement vrai. Quel contraste entre ce temps-là et celui qui suivit la conquête par les Français ! » (p. 27-28)

La grande attraction telle qu'elle apparaît dans la partie romancée, est sans nul doute la salle de jeu de l'hôtel « Chez Johnny le Grec », tenue par le colonel Aderley, un Texan, qui emploie comme entraîneuse une métisse amérindienne venue de l'Oklahoma.

« Cet établissement, situé aux confins de la ville, était somptueusement meublé, et comprenait trois grandes salles et un bar. Les salons étaient partout ornés de tableaux et de tapisseries splendides. Aderley, dans la salle du fond, était tout à sa partie de poker. C'était plein d'une foule cosmopolite d'hommes du meilleur monde; des Indiens musulmans, des Grecs, des Italiens, quelques Français, des capitaines de navire, leurs seconds et quelques marins, britanniques pour la plupart » (p. 142-43).

On y trouve une table de roulette et divers jeux de hasard; les heureux gagnants sont payés en or, mais il est signalé par ailleurs que la maison ferme pour le Ramadan.



La faune de la grande île se réduit à cette évocation curieuse de ce qui semble être des Indrisinés :

« ... Ces singes sacrés de Madagascar qui vivent dans les bosquets entre Fort Madongey et Ambui-batu-mittrack (?) qui signifie « là où naissent les pierres ». Jamais l'homme ne les menace. Ce singe a un galop extrêmement rapide, il fait des bonds de plus de deux mètres — le pied gauche d'abord, notez-le bien. Des bras courts qu'il n'utilise jamais pour se déplacer — l'homme-singe, comme on l'appelle aussi — la moitié de la taille d'un homme, mais des favoris et un visage blanc pour plus de ressemblance.

Eh bien, si c'est un peu de nature que vous voulez... pas besoin de s'attarder aux Français... Si nous parlions de ce singe à Btsimsarack? Comme évideur d'œuf, on ne fait pas mieux ! La Providence l'a doté d'un index deux fois plus long que les autres doigts. Il pourrait vider un œuf d'autruche s'il le fallait ! » (p. 75).

« Pas la peine de se méfier des serpents là-bas, on peut marcher les yeux en l'air. Bien sûr qu'il y en a des serpents, mais ils ne peuvent pas vous faire de mal » (p. 184).

C'est sans conteste des Lemurs, « chats de Madagascar à la queue annelée » (p. 80), dont il a gardé le souvenir le plus vivace.

« Ce sont les animaux les plus élégants qui soient. Ni chat ni singe.

La nature les a gratifiés des privilèges des deux. Quand la beauté s'ajoute à l'agileté, le résultat est incomparable » (p 84).

« Jusqu'aux lemurs qui sont plus grands sur cette île (dans les Chesterfields) et qui arborent une plus belle queue. Ils ont le temps de faire toilette dans un tel cadre. Sautant de roc en roc, légers comme du duvet. La Nature a du sourire en modelant un si joli petit bonhomme à partir de l'humble argile » (p. 132).

C'est dans le même cadre des Chesterfields, dont il vante par ailleurs la beauté des fonds marins (p.43), avec leurs éponges et leurs coraux (p.132), qu'il faut replacer les autres allusions à la faune.

Sur le sable courent des crabes (p. 96) tandis que foisonnent les bécassines aux pattes jaunes. (p. 95-96)

« Et dans l'île du sud, il y a ces phoques (ou otaries?) à la fourrure tachetée, comme celle du léopard; on les appelle d'ailleurs phoques-léopards. Cinquante livres pièce. J'en ai vendu quelques-unes dans le temps à la Compagnie des Fourrures de la Baie d'Hudson dans Oxford Street ».

La plongée sous-marine dans l'Océan Indien, même en scaphandre, ne dispense pas de l'inévitable rencontre avec les requins, un requin-marteau de trois mètres en l'occurrence. On fait également connaissance avec « un petit groupe de cétacés (hyperoodons?), de taille modeste ». (p. 91)

Lorsqu'il en vient à parler de la population malgache, Smith prend parti avec une grande sérénité dans la controverse sur ses origines.

« Cette race, dont les origines remontent fort loin, fut heureuse jusqu'au jour où les Français vinrent saccager leurs coutumes. Des légendes innombrables, un savoir remarquable, comme au Mexique. Et d'ailleurs, c'est pareil. Ne vous ai-je pas déjà dit, Madame, que leurs mâts totémiques ont les mêmes dessins. Les trois mêmes oiseaux et les mêmes lettres curieuses que j'ai vus au Mexique. Des pierres de liaison, comme à Zimbabwe et Georgetown. Leur crâne est d'une belle forme... (avec une note en bas de page renvoyant au volume I, où il est fait mention de la découverte en Rhodésie d'un très vieux squelette, au crâne et aux cheveux noirs semblables à ceux des Malgaches)... Des cheveux noirs tout pareils, Madame : le Malgache est le proche cousin de l'Indien du Mexique. Et qui dit Mexique dit Pérou.

Ah oui les Malais! Ce sont les Vikings des mers du Sud, mais sans épopée. Voyez leurs légendes. Celle de la Vigne-qui-saigne, n'a-t-elle pas une ressemblance frappante avec la mythologie indienne? Il y a un lac à Madagascar, avec une vigne qui plonge ses racines dans l'eau. Une princesse est allée s'y noyer jadis pour un chagrin d'amour, et une fois par an du sang coule de la vigne, disent les indigènes... » (p. 53-54).

On raconte une légende semblable à propos du lac Tritriva, près d'Antsirabe, quoique l'arbre ne semble pas être une vigne, ni saigner une fois l'an comme les statues du sud de l'Italie. Plus loin, Smith insère une assez vague allusion aux migrations par pirogue :

« La Reine avait une faible pour les Catholiques... comme ses cousins des peublos. Cousins? Permettez-moi d'y insister, j'ai bien dit cousins.

Elle était d'origine malaise, comme les Incas, les Indiens du Mexique et ceux d'Amérique du Sud. Ne vous ai-je pas déjà dit que leurs catarans avaient pris deux directions, l'est et l'ouest? » (p. 183)

« Ah! l'histoire est partout à Madagascar. Ne campez pas ici me disaient mes boys! C'était quelque endroit où leurs ancêtres avaient livré bataille et ils avaient peur de l'esprit des vaincus. Leurs souvenirs remontent bien au-delà de la période historique et il faudra quelqu'un de plus humain que Carl Peters pour tout déchiffrer... » (p. 35)

De même, à l'entrée d'une grotte dans les Chesterfields :

« ...Les Malgaches avaient si peur des Vizamba (sic) ou fantômes qui, disaient-ils, habitaient là et que l'on pouvait très distinctement entendre de temps en temps, qu'ils ne voulaient pas s'aventurer au cœur de la montagne » (p. 90)

« Il y a des tribus très anciennes. Prenez les Antariva : ils étaient là avant que les Hova n'arrivent de l'Insulinde. Eux, ils ne se sont jamais soumis à l'esclavage, tout comme les Sakalaves. Ce (7) sont des gaillards d'un mètre quatre-vingt, farouches comme des aigles. Une race sauvage qui, cependant, se prête facilement à la conversation. De grands voyageurs, comme les Anglais. Accueillants envers les hors-la-loi » (p. 148)

Le paragraphe suivant nous ramène dans un passé plus proche :

« Je compris que je me trouvais dans un pays où régnait la flibusterie et Majunga battait tous les records. Là se rencontraient les rivières de l'Est et de l'Ouest, du Nord et du Sud, et les Hovas qui gouvernaient le pays ne s'occupaient que des indigènes et quasiment pas des étrangers » (p. 39).

Mais il apparaît très vite que Smith se place dans la tradition de ces écrivains anglais qui, depuis le XVII^{ème} siècle, ont décrit Madagascar comme un « Eden, à la lisière même de l'Afrique » (p. 184), aux ressources insoupçonnées, et retraite du bon sauvage pacifique :

« Une île magnifique, pleine de richesses; et, avec la plus grande inconscience, nous allons détruire le bonheur d'un peuple innocent que la Nature destinait à la paix. De bons agriculteurs, également. Peuple laborieux et vif, que ces Malgaches, tirant le meilleur parti des dons que la Nature leur a départis, tout comme les Blancs. Et qui mieux est, ils sont par nature contents de leur sort ce qui n'est pas toujours vrai pour le Blanc » (p. 184).



(7) Il est impossible de déterminer par quel nom, ce qui, des Antariva ou des Sakalaves, ce pronom désigne.

« ...Et les danseurs près du marché (région de Majunga)... vision qu'on ne pourrait oublier. Quelle beauté, comme dans Shakespeare! Poètes et musiciens à la fois. Spectacle de premier choix incontestablement! » (p. 53)

Il n'est pas étonnant de trouver chez ce traditionnaliste de l'époque de Victoria, un grand respect pour la Reine Ranavalona III :

« ...En ce temps-là, je lavais les terrains aurifères pour la Reine. Elle m'encourageait à prospecter là-bas. C'était une belle femme qui favorisait les catholiques. Elle, et sa sœur la princesse Betselao, je les connaissais mieux que vous Madame. Ah, bien sûr c'est quand j'avais mes entrées au Palais pour les affaires de l'Etat etc... » (p. 33)

« La Reine ne tenait pas à ce qu'il y ait trop de Blancs dans le pays. Les Français lui avaient donné un dégoût profond pour cette engeance. Non, vraiment, elle ne les portait pas dans son cœur. Il n'y avait qu'à les précipiter du haut des rochers surmontés de châteaux-forts, sans faire d'histoire » (p. 183).

« Dire que les Français ont exilé à Alger une belle femme comme la reine, l'ont condamnée à dépérir de nostalgie... Une femme pleine de distinction...

Pour sûr, je l'ai vu se dévêtir pour se baigner au milieu des crocodiles. Nager sans vêtements, comme une native des Fens. C'était une cérémonie annuelle pour montrer sa dignité royale au peuple.

Les crocodiles, étant des animaux sacrés, se gardaient bien de toucher à la reine des Malgaches. » (p. 74)

Ici la fiction dépasse nettement la réalité, ou du moins, les lacs des crocodiles sacrés (comme Ambilobe par exemple), se trouvent curieusement mêlés au Fandroana des souverains malgaches, fête annuelle de réjouissance et de purification.

De même, le thème du Nègre du Narcisse de Conrad vient compléter un portait physique assez surprenant :

« Femme agréable que cette reine. Grande. Beau profil aquilin. C'est le Général Gallieni qui l'exila à perpétuité à Alger. Une femme de race noire, profondément attachée à son sol natal, quelle cruauté! Les gens de couleur ne peuvent se faire à l'exil. Quelque chose en eux se brise. C'est que leur fonctionnement est différent de celui des Blancs. Ceux-ci ont toujours à la bouche les mots de « patrie, ma chère patrie », ce qui ne les empêche pas de sillonner toutes les mers et tous les grands chemins de la planète dans leur intérêt, personnel ou militaire.

Les Malgaches, comme les Africains, n'ont pas de mot de ce sens là, mais ils dépendent autant qu'un enfant du toit familial. Un endroit familier, c'est comme la nourriture ou l'amitié pour les Noirs. Oui vraiment, le bonheur est synonyme d'habitudes pour des êtres aussi simples. Brisez ces habitudes par l'exil, et du même coup vous brisez un cœur.

Elle était entourée de gens de toutes sortes mais conservait toute sa dignité : Anglais, Turcs, etc... mais elle n'en restait pas moins reine.

D'antiques légendes voulaient que si elle changeait de palais, cela serait la cause de grands malheurs. Voilà pourquoi elle tenait tant à y rester, jusqu'à ce qu'ils l'envoient en exil » (p. 146).

« Un peuple qui vit de légendes ne devait jamais être puni d'exil... »

« ...ça oui, le châtement ne se fait pas attendre là-bas. Quand la Reine envoie un messenger porteur de la petite sagaie d'or aux trois sphères surmontées d'un cœur, et qu'ils n'obtempèrent pas... sous prétexte par exemple de ne pas avoir vu le messenger, ils courent de sérieux risques d'une fin abrupte, c'est le cas de le dire.

Belle femme, mais qui ne plaisantait pas. Reine des pieds à la tête, comme elle le montrait une fois l'an lors de son bain dans le lac des crocodiles sacrés. Et ils osent exiler une femme comme ça dans une autre colonie française! » (p. 147).

Ainsi, la mémoire livresque de Smith l'emportant, la timide Ranavalona III semble acquérir de plus en plus de traits de la farouche Ranavalona Ière.

En relation avec les textes précédents, il nous reste à introduire deux apparitions insolites :

« Ah! ils meurent sans laisser de documents écrits ces Noirs seigneurs de la mer du sud. Et les totems restent muets sauf pour ce que peuvent vous en apprendre les Malgaches, en attendant que paraisse le génie qui pourra en déchiffrer les signes. Ils ont donné le virus de la mélancolie à Carl Peters. Le lien entre l'idée de l'homme et la pierre. Il s'est désespéré de ne pouvoir combler cette lacune.

La princesse Betselao, elle, vous raconterait toute l'histoire des pierres totémiques, le plus naturellement du monde. Ah, Carl Peters, c'est le chagrin... Un fier qui ne pouvait supporter d'avoir à se reconnaître ignorant sur quelque sujet que ce soit » (p. 147).

Après le « découvreur » du sud-ouest africain allemand, voici la deuxième vignette :

« Ce lac sacré... et le Prince Boris se vantant que les crocodiles ne lui feraient aucun mal à lui non plus. Il s'en va au beau milieu dans son petit canot mais n'empêche qu'il a fallu aller lui sauver la vie. Un de ces étrangers qui veulent toujours faire de l'épate » (p. 147).

« Cependant, notre galerie de portraits serait bien incomplète si n'y figuraient les Jésuites, qui, nous dit Smith, ont élevé la Reine (p. 75).

« Ces vieux prêtres, c'est eux qui savent le mieux prendre les indigènes. Ils sont là depuis une éternité et ne ressentent que mépris pour la soldatesque. Un peu de bienveillance toute ordinaire plus la religion, et ils s'entendent mieux avec ce peuple doux de caractère que ne le font tous ces gendarmes.

...Ah les Jésuites... le vieux père X se rendant partout sur son petit poney. Très savant en géologie, il savait où se trouvaient les minéraux. Compagnon de route fort agréable, il vous montrait les beautés de la nature plus les emplacements aurifères. Et comme j'étais bon catholique et prospecteur, il se sentait de l'intérêt pour moi. Je le vois encore assis sur son poney et prisant du tabac comme un gentleman accompli.

...Ça fait plus d'un siècle qu'ils étudient cette île. Ils ont des bibliothèques pleines d'ouvrages savants qu'ils pourraient communiquer aux militaires à l'occasion. Mais ils s'en garderaient bien. Laissez les militaires dans l'ignorance et ils resteront inoffensifs. Un soldat qui a quelque éducation risque de devenir un danger pour l'humanité. Comme le sauvage : il faut limiter son savoir pour le bien de tous. Oui, c'est la Vierge à l'Enfant qui protège le monde du désastre. Cela plaît au sauvage et détourne son attention de l'arbre de la connaissance.

...Excusez l'allusion, mais ça paye d'être catholique à Madagascar. Ça vous facilite l'accès à toutes sortes de renseignements. Liez-vous d'amitié avec un gentleman comme le père X et vous n'aurez pas besoin de guide illustré du pays » (p. 150-151).

Les allusions à la soldatesque montrent qu'il serait hâtif de conclure que les Français en général vont être placés dans la même catégorie privilégiée que les Jésuites. En fait, le ton change dès que l'on aborde les méthodes françaises de colonisation et le thème plus vaste de la rivalité coloniale franco-anglaise.

A l'origine, il faut semble-t-il postuler une rancœur personnelle suscitée par ses démêlés avec l'administration française lors de ses prospections.

« Madagascar, île magnifique. C'est là qu'il y a l'or de la plus belle couleur du monde. Je le sais bien puisqu'autrefois, j'y ai été orpailleur pour la Reine, dans le lit des rivières » (p. 33).

« De l'or splendide pour sa couleur jaune, avec quelques fois de belles teintes dans les verts. On ne trouve pas mieux pour la couleur, que l'or malgache, et il y en a en quantité L'Angleterre aurait pu jadis avoir cette île si les Français ne s'en étaient pas lestement emparé ». (p.184)

« Vrai chien de jardinier, le Français ne vous laissera jamais toucher à l'or que lui-même est trop frivole pour extraire. De plus, si vous avez auprès des indigènes plus d'influence qu'il ne s'en peut ménager avec ses manières ridicules, il saisira la moindre occasion de la ruiner. Y prétendaient que je leur fournissais des armes en vue d'un soulèvement » (p. 146).

« Ah! et une fois il y avait un coin du pays non encore pacifié où j'avais fait la prospection de l'or. Je traversais la rivière pour m'y rendre, alors ils m'ont donné un « procès-verbal » (8) aussi pour ça. C'est interdit de traverser la rivière qu'ils disaient. « Oui, Monsieur » (8), je lui ai répondu, « c'est l'occasion où jamais de m'en empêcher si vous le

(8) En français dans le texte.

voulez. Je m'en vais traverser cette rivière maintenant. Vous êtes juste venu au bon moment.

Le type était accompagné de deux soldats, mais il n'a rien répondu. J'ai traversé et j'ai fait mes affaires.

Ils manquent d'esprit de décision, voilà tout. Quand ça sert plus à rien de parler, ils ne savent plus quoi faire. D'ailleurs ce procès-verbal, ce n'était qu'une manière commode de se débarrasser de moi sans avoir à mentionner ce dont j'étais vraiment coupable.

Il y a des peuples qui ne peuvent s'empêcher de piquer des deux dès qu'ils portent un éperon, et c'est là, en résumé, l'occupation de Madagascar par les Français » (p. 149).

Mais déjà en filigrane est apparu un reproche abondamment explicité par ailleurs : les Français n'ont pas la moindre idée de ce qu'est la mise en valeur.

« Ils ne portaient guère les Français dans leur cœur, et moi non plus. De petits officiers d'opérette couvant une île splendide regorgeant de minéraux, tout comme une poule sur des œufs qui n'écloront jamais. Oh, rien n'en sortira tant qu'ils seront les maîtres. Rien ne peut prospérer naturellement là où il y a les Français, que ce soit les habitants ou la prospection. C'est un fait, madame, ça serait le paradis du prospecteur si les Français ne gâchaient pas le paysage.

Gendarme (8) par-ci, gendarme par-là... « Voilà le gendarme », ça a toujours été le cri de bataille d'une nation qui manque d'esprit martial. Le pays qui fait tout dépendre du règlement ne peut qu'aller à la ruine. Ce sont des « gentlemen », et pas des gendarmes qu'il leur faudrait dans leurs colonies françaises » (p. 33).

« Procès-verbal (9)... mais ça devrait être la devise du drapeau des colonies françaises dans le monde entier! » (p. 35)

« Et puis ne voilà-t-il pas que nous laissons les Français s'installer à Madagascar. Comme une poule sur des œufs de porcelaine, cela fait beaucoup d'histoires, mais rien ne se passe, ni pour la couvée, ni pour le progrès naturel du commerce ». (p. 85)

Si le Français n'est pas bon colonisateur, la raison en est simple : cherchez la femme.

« Les Français ne donneront pas un *sou* (9) pour les beautés de la nature. Préoccupés comme ils le sont par les soucis du demi-monde qu'ils nomment *maîtresses* (9) — oh, comptez-y, ils vous envelopperont toujours la réalité d'un joli mot — ils n'ont pas un instant de libre pour admirer la nature. Ils sont menés en lisière par les femmes, relégués au rang de cartons à chapeaux — et nulle part le pays ne se développe. Il faut se dé-

(9) En français dans le texte.

placer avec un minimum de bagages, et c'est ce que, dans ces conditions, il leur est impossible de faire » (p. 75).

« Le seul danger qui puisse menacer les Français dans leurs colonies est le résultat de leur propre inefficacité. Aurait-on idée par exemple d'aller faire de la contrebande d'armes à proximité de quiconque n'aurait pas l'esprit borné? Quand un officier s'abaisse à gaspiller d'utiles moments dans le boudoir de ce qu'ils appellent maîtresse (10), il ne doit pas s'étonner de voir des hommes plus énergiques saisir toutes les occasions de profit qui peuvent se présenter. Si j'avais emporté une maîtresse dans mes bagages, partout où je suis allé reconnaître le pays pour le bénéfice de ma patrie, je n'aurais pas si bien réussi ». (p. 120).

...Lorsque le Français est *fonctionnaire* (10), il a le privilège inestimable d'emmener une maîtresse partout avec lui. Ce qui veut dire qu'aucun enfant ne naîtra sur l'île. Et ça, ce n'est ni sain, ni une habile politique. Les indigènes ressentent un respect tout simple devant un ménage convenable, avec femme et enfants, mais n'ont aucune indulgence envers le demi-monde. Pour sûr, des enfants dans un pays d'innocents indigènes, c'est comme des flèches dans la main d'un géant, selon la comparaison de Moïse, ou sinon de David... » (p. 184).

« Une race qui emmène en prospection une femme de petite vertu, ne peut espérer réussir dans les affaires du monde... Ils ne pouvaient supporter la possibilité que j'avais de prospecter avantagement, libre de mes mouvements ». (p. 185).

« Non contents d'avilir leur propre race, ils abaissent aussi la femme indigène. Ah, oui! C'est pourquoi la Société des Amis a dû installer une mission là-bas, pour préserver l'indigène de la civilisation parisienne, comme on dit. Ils viennent de Philadelphie, aux U.S.A. Le jeune homme qu'on avait envoyé comme responsable quand j'y étais, n'avait pas l'air de s'y plaire tellement. Le pauvre garçon n'avait jamais auparavant été en contact avec le vice, puisqu'il arrivait de Philadelphie et, pour sûr, sa maman lui manquait le dimanche. Le vice, ça peut faire un sujet de conversation assez plaisant dans un salon, mais la chose même produit toujours un choc à un brave garçon comme ce quaker » (p. 34).

A côté de ces critiques particulières, Smith passe souvent à des considérations plus générales sur les méthodes françaises de colonisation.

« Les Malgaches forment un peuple sympathique, très attaché à ses mythes. Voilà pourquoi les Français ne les comprennent pas... Ils sont toujours à pacifier les indigènes par la manière forte. La moindre route nouvelle a comme seul et unique objet de faciliter l'acheminement des troupes et de l'artillerie. C'est ce qu'ils appellent les expéditions de pacification. Un peuple doux, avenant, que ces Malgaches. Avec des indigènes comme cela, pas besoin de routes stratégiques.

(10) En français dans le texte.

Pacification, tu parles! Les Anglais, eux, auraient ouvert ces routes au commerce. C'est cent fois mieux que l'occupation militaire pour apaiser les indigènes. Il n'y a qu'à leur enseigner à jongler avec des balances et des pièces de monnaie, vous en ferez alors ce que vous voudrez. Apprenez leur à manier le pic et vous économiserez la poudre de l'armée qui sera mieux employée pour l'extraction des minéraux. Et on dit que c'est l'Allemagne qui est militariste! Mais ce n'est que lorsque elle était gouvernée par un échappé de l'asile.

Le Bon Dieu a fabriqué les Français sur le modèle de soldats de plomb : fière allure, mais creux à l'intérieur. Ils ont toujours été comme ça. Mais quand il aura terminé de jouer avec, ils finiront égarés dans un coin » (p. 54).

« Le Français a de tout temps démontré par ses occupations militaires frivoles qu'il n'est pas du tout doué pour faire œuvre de pionnier chez les races noires » (p. 184).

« Les Français se laissent plus facilement duper que la plupart des autres peuples. La raison étant qu'ils ne **pensent** pas assez profond. Tout est pour la gloriole, la revanche (11), etc... mais de réflexion, point» (p.209).

Paradoxalement, et c'est ce que Smith souligne avec une ironie amère, l'entente cordiale fait que l'Angleterre ne peut même pas profiter de l'infériorité de la France.

« Je vous ai déjà dit que les Britanniques auraient pu avoir cette île. Mais oui, les Français à un moment furent si embarrassés de leurs lourdes responsabilités qu'ils firent des signaux de détresse.

« Ne voudriez-vous pas cette île, demandèrent-ils, en échange de quelque chose de plus maniable que vous pourriez offrir? »

Ils n'arrivaient pas à venir à bout de toutes ces expéditions de pacification. Mais comme c'était une période d'*entente*(11), les Anglais répondirent qu'il ne pouvait en être question, mais qu'ils allaient leur envoyer du renfort.

Ce mot, c'est la plus grosse pierre d'achoppement pour la paix mondiale. Tant que la Grande-Bretagne agitera partout le drapeau de l'*entente* (11), au lieu de se saisir une bonne fois de ce qui ferait son affaire, il y aura du grabuge.

Une base navale à nous à Madagascar, et nous étonnerions bien les gens en dévoilant ses richesses minérales. On pourrait enfin prospecter en paix.

Il n'y aura pas de sécurité définitive pour aucune des possessions anglaises tant qu'on ne mettra pas un point final à cette frénésie d'*entente* (11).

(11) En français dans le texte.

Les voilà qui envoient notre marine de guerre à la ferraille pour céder aux exigences d'un mot français! Qu'est-ce que la Société des Nations sinon une usine à fabriquer de l'entente (12)? Et l'entente (12), c'est comme la gaieté qu'on se force à avoir en compagnie. Et ça ne vaut pas mieux qu'un verre de vin et une langue de chat lors d'un enterrement » (p. 54-55).

Mais il y a plus grave encore, car le chauvinisme se colore de mépris racial envers les Latins.

« Je les connais les Portugais — des mauviettes. Comme les Espagnols, ils ne deviennent des hommes que lorsqu'ils se mettent en colère. Alors il ne vous reste plus qu'à leur botter les fesses. C'est pareil avec les Français.

Il n'y a qu'un homme aux qualités nordiques qui puisse redoubler de prouesses une fois que les premiers mouvements de colère sont passés.

La Nature a doué les Saxons d'une calme férocité qui les mènera loin.

Les Teutons aussi sont comme ça. Mais pleins de bon sens, remarquez-le. Ils savent se montrer soumis s'il le faut. Un homme qui n'a pas froid aux yeux sait toujours obéir si vous lui montrez qu'il est dans son tort. C'est l'autre espèce qui joue toujours au matamore ». (p. 73-74).

Après le récit d'un accrochage en Afrique, bien qu'avec un officier belge apparemment, on trouve les considérations suivantes :

« Un type comme ça ne mérite pas un combat en gentlemen. Les races latines ont une influence démoralisante sur n'importe quel champ de bataille » (p. 74).

Quant aux gendarmes français de Madagascar «... procès-verbal (12) qu'ils disent. Beaucoup trop de « verbal » chez eux. Voilà ce qui cloche en dernier ressort chez les Latins » (p. 149).

Si nous voulons éviter que Smith n'apparaisse sous un jour trop sinistre, il nous faut plus généralement considérer la manière dont il envisage la traite des Noirs et le rôle des Blancs en Afrique, encore que ce soit maintenant contre les Arabes que se déverse son animosité.

Sur le premier point il se montre toujours aussi imprécis, moins cette fois en ce qui concerne la localisation que l'époque évoquée. La traite nous est en effet présentée soit comme étant du passé, soit comme contemporaine des entretiens avec Ethelreda Lewis.

« Il suffirait de quelques-uns de nos navires de guerre au large de Mazinga et ça ne serait pas si facile pour l'Arabe de se ravitailler sur la côte orientale de l'Afrique. L'Angleterre ne défend-elle plus le christianisme qu'elle semble approuver la tactique des Français qui a toujours été de favoriser les Musulmans?

(12) En français dans le texte.

En voilà de l'entente qui va de soi entre ces nations qui toutes deux s'intéressent plus qu'il n'est bon au beau sexe » (p. 33).

Malgré la présence dans le grand port d'un Consul de Grande-Bretagne assez consciencieux :

« Des navires de guerre touchaient de temps à autre, mais, sauf en de très rares occasions, leur mouvement était si bien connu que la traite des jeunes garçons destinés aux harems battait son plein. Quant aux femmes pour les harems, elles venaient de Turquie et d'Arabie, tandis que bon nombre d'entre elles étaient des Géorgiennes blanches » (p. 39).

Dans un passage qui semble devoir être interprété comme une indication « historique » au milieu du récit, on peut lire :

« Il y avait au nord une grande base de pirates sur la côte, Anos-i-bey? qui veut dire magnifique endroit pour se reposer...

Ah! c'est un nom qui chante.

« ...Tous les jeunes esclaves étaient envoyés depuis là à Mocha » (p 112-113).

Smith devient plus véhément lorsqu'un matin il s'adresse au mari de son interlocutrice, comme en témoignent les quelques extraits ci-dessous :

« La peste soit de tous les Musulmans. Oui, j'écrirais un essai sur la traite des Noirs si votre femme me fournissait un langage convenable. Docteur, je vous le dis, il faut quelqu'un qui ait à cœur le sort de l'humanité. Il se passe des choses ignobles sur la côte est de l'Afrique, — que l'on n'a jamais empêchées depuis le début de l'esclavage.

Prenez la Mission de Londres, prenez Exeter Hall (13). Leur seul souci est de prêcher l'Évangile à tous les braves cannibales sans exception, eux qui n'ont jamais fait de mal à personne sauf dans les guerres légales.

Ah, les missions... Passe encore pour la prière et tout le reste, mais dès qu'on risquerait de choquer les gens, il n'y a plus personne.

...Chaque garçon pour le harem vaut cinquante livres. C'est la femme qui dirige le harem qui les choisit. C'est un sujet délicat, mais le christianisme ne doit pas l'esquiver car ce serait trahir ces jeunes garçons...

Dieu a-t-il fait l'homme à son image pour permettre que cette image soit mutilée à des milliers d'exemplaires?

Une femme devient-elle plus vertueuse si elle est surveillée nuit et jour par quelque pauvre malheureux qui s'est fait prendre alors qu'il était un jeune Éthiopien, svelte et libre? » (p. 158-159).

« ...Ah! cette fausse pudeur est le fléau du christianisme. Rien n'est plus cruel en fait que ces rougeurs dues à la modestie religieuse...

(13) Salle de Londres où se déroulaient des réunions évangéliques.

« L'esclavage, quelle cruauté ! on s'écrie dans les salons « du haut-ton » (14). « Les harems... que c'est immoral ! » Mais on n'ira pas jusqu'au fond des choses qui est la mutilation de ces beaux garçons vigoureux afin de préserver quelques femmes oisives pour l'homme qui les a achetées.

...Et on ne parle pas non plus de ce sujet dans les rapports officiels. Il faut éviter à tout prix de faire rougir le jeune scribouillard anglais, tout pimpant avec son faux-col, qui écrit le mot esclavage sans savoir ce que ça veut dire.

Quant au Parlement, on n'ose y prononcer un tel mot devant la tribune des paires. Il vaut mieux laisser se perpétuer l'esclavage que de jeter le trouble chez les belles dames en dentelles et crinolines.

Et il ne faudrait pas non plus offusquer les distingués étrangers, ce qui risquerait de susciter des difficultés internationales. Il pourrait même y avoir un auditeur musulman ...» (p. 160-161).

...« Et que ferait Christ en l'occurrence ? « Il frapperait de tous côtés. » S'est-il jamais voilé la face devant le mal pour se réfugier dans la prière ? Pas jusqu'à ce qu'il soit pendu en croix, livré à la souffrance.

De nos jours les chrétiens feront tout pour Christ, sauf cette chose désagréable qui est d'aller à la racine d'un mal auquel on ne saurait faire allusion dans les salons de Picadilly » (p. 161).

« Le christianisme est vraiment lui-même seulement lorsqu'il passe aux actes. Qu'il se tienne coi à propos de l'esclavage dans le Golfe Persique et c'est Christ qu'il trahit.

...Ce sont les missionnaires qui ont gardé le christianisme en vie. Pourquoi ? Parce qu'ils ont dû faire des choses non orthodoxes. Des choses que les gens religieux trouveraient choquantes. Les missionnaires, eux, ont vu la nature humaine toute nue et ce spectacle les a accoutumés à ne plus rougir. En mettant leur susceptibilité de côté, ils ont su se montrer des hommes avant d'agir en ecclésiastiques.

Et que font ces types des journaux pour aider ces pauvres garçons du Moyen-Orient ? On dirait qu'ils font exprès de tout ignorer de l'esclavage. Ils n'ont pas été capables de découvrir quoique ce soit de fondé.

C'est un secret dont l'Orient ne se dessaisira pas pour quelque journaliste que ce soit.

Les esclaves sont embarqués à Guardafui et Massouah et on les distribue depuis Mascate...» (p. 163).

En poussant même un peu les choses, ne pourrait-on pas aller jusqu'à ranger Smith parmi les précurseurs de la négritude ?

(14) En français dans le texte.

« Les grandioses conceptions de cet Hannibal ! Un Noir, notez-le bien. Un aussi grand homme qu'Alexandre si l'on considère que jamais personne ne lui avait dit qu'il était noir.

Sans songer à sa couleur de peau, il affronte les Alpes suivi de la foule innombrable de ses éléphants et de ses barbares. Quel déploiement gigantesque d'énergie élémentaire en ces jours d'innocence du monde !

Delenda est Carthago... « Détruisez la forteresse du Noir », c'est ainsi qu'il faut le comprendre de nos jours... » (p. 133).

Comme nous l'avons senti à plusieurs reprises, Smith, homme de son époque, se situe parmi les amateurs du sauvage au naturel. Il peut ainsi, instruit semble-t-il par les travaux des premiers ethnologues, ne pas ignorer les abus de toutes sortes perpétrés par les civilisés.

A Madagascar, il s'est plutôt contenté de prendre le parti des indigènes contre les Français, point toujours de manière platonique, comme il veut apparemment le laisser entendre ici :

« Comment les Français pouvaient-ils imaginer que je ne sois pas en bons termes avec les indigènes ? Quiconque n'est pas un asinus trouverait que c'est de son devoir, en même temps qu'une satisfaction bien naturelle, que d'aider de sympathiques Noirs à obtenir leur indépendance, due à tout ce qui porte le nom d'homme.

Alors que l'incompétence absolue de ces Latins tend à les abaisser au niveau du « boulevard » comme ils disent, en d'autres termes « chaussée ». Trop de chaussée, c'est ce qui explique l'avisement des races noires.

Une île admirable comme Madagascar, ruinée par des lois venues de la ville, alors qu'il y a partout de splendides paysages sauvages faits pour rendre ce peuple heureux » (p. 149-150).

De même, pour Smith, « ça sera un jour funeste pour l'humanité quand les Africains deviendront musulmans...

Il faut laisser une tribu comme la nature a voulu qu'elle soit. Prenez le Cafre : ses coutumes tribales sont excellentes. Dépouillez-le de ces coutumes nées de la tradition pour lui donner en retour la religion de Mahomet, c'est comme tuer un enfant innocent » (p. 164).

De là, à travers la critique des Latins, l'attaque s'élargit jusqu'à inclure la civilisation occidentale en général, dont le narrateur jouit des derniers bienfaits, il faut bien le dire, dans un hospice de vieillards à Johannesburg.

« Quand rendra-t-on leur dû aux tribus indigènes ? Rendez à César ce qui est à César, cela n'a jamais été dit pour les empereurs seulement. Il y a César chez tout pauvre sauvage à qui ses frères humains doivent payer tribut.

Il ne faut pas lui acheter de bonnes terres avec une monnaie dévalorisée comme on l'a fait avec les Peaux-Rouges en échange de leurs terres à pétrole. Il y a César chez le pauvre Africain qui, refoulé du vaste territoire de chasse que lui avait donné la Nature, en est réduit à aller chercher son pain dans les filets impurs de la civilisation. Quand on voit le dimanche ce pauvre hère qui parcourt les rues, coupé de sa tribu, la conscience devrait nous dire que nous ne payons le tribut ni à Dieu ni à César.

Voilà maintenant ce Mussolini qui joue les Cromwells en Italie, disant qu'il veut l'Angola pour la mettre en valeur. Les Italiens ont-ils jamais prouvé qu'ils étaient capables de coloniser ?

Et ils s'imaginent que ça s'apprend tout naturellement.

Un coupe-jarret avec des méthodes de coupe-jarret ; ce n'est pas ce qu'il faut pour la bonne entente avec les indigènes. Vous le voyez, habillé de noir comme un Cromwell, qui pénètre en Afrique semblable à un Hannibal de plomb !

L'Afrique va toiser ce métèque grandiloquent et en rire. Vous ne pouvez pas imposer de loi à l'Afrique, il vous faut suivre la sienne. Il y a en Afrique beaucoup de cités en ruine habitées seulement par les singes. Ils ne font qu'y jouer et la Nature ne se montre jamais fâchée de cela.

...Une statue de Mussolini en Angola paraîtra sensiblement moins grande que nature... Aucune statue d'homme ne semblera trop imposante comparée à l'Afrique.

Tous ces types-là ne font que chatouiller le goût de l'aventure qu'ont les gens. Cecil Rhodes comme les autres ! » (p. 133-134).

« Ah, quand la Mecque dominera l'Afrique...
L'Afrique aux Africains proclament les Noirs d'Amérique...

L'Afrique aux Africains c'est ce que le Noir s'écriera quand il sera un peu plus fort.

Mais les Blancs sont là, venus de tous les coins du Vieux Monde comme une meute de loups. Et bien que certains se montrent plus gentlemen que d'autres dans cette affaire, le cri est le même : « L'Afrique, pays de l'homme blanc ».

Au diable, les Blancs ! Quand la meute n'aura plus rien à se mettre sous la dent, ils s'entredévoreront. Rien de plus vorace que l'homme avide de terre. Les Blancs s'adonneront entre eux au cannibalisme, comme les loups, et puis ce sera le tour du Noir...

Ce n'est pas avec le Blanc que le Noir aura à compter — ça pourrait s'arranger avec le temps, vu que les tribus blanches ne s'entendent jamais. Ce n'est pas à une couleur de peau qu'il se heurtera, c'est à l'image du Prophète plus une courbe de cimenterre...

Vous dites, madame, que le gouvernement va empêcher l'esclavage ? Laissez-moi rire. Ce n'est pas l'Amirauté mais les totems religieux qui feront la loi en Afrique et en Orient, soit la croix, soit le croissant...

Comment l'Afrique peut-elle être le pays de l'homme blanc, à moins que les indigènes ne soient décimés par l'esclavage plus toutes les maladies inavouables que l'on cultive au pays de Mahomet?

...Ah, c'est ce qu'il reçoit des siens (sous-entendu par les traditions orales) qui compte pour un homme. Et dès l'état sauvage.

La civilisation ne peut rien pour lui, à moins qu'il n'en soit protégé par l'orgueil tribal qu'il a acquis auprès du sage de la tribu »
(Diverses Conversations, pp. 235-238).